

Le Corbusier, un homme du XIXe siècle

Autor(en): **Marco, Daniel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **60 (1987)**

Heft 6

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-128786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pour lui dire: «Blériot a traversé la Manche, dorénavant la guerre n'est plus possible.» Ce thème est très grisant pour un architecte qui tout d'un coup redécouvre le monde.

Prenez cet exemple: la ville de Berne. Aujourd'hui les urbanistes voient en Berne un modèle de ville de fondation, la ville des Zähringen. On reconnaît la logique du plan, un tracé qui tient compte de la géographie accidentée à travers un système d'axes longitudinaux, système de rues-places, mais encore un système qui fonctionne en élévation puisque la rue couverte fait partie de la maison. On voit que le parcellaire contient exactement le système des rues et inversement. On distingue un grand modèle rationnel d'urbanisme de ville dense. Imaginons Berne au temps de Blériot, avant la guerre de 14. Lorsqu'on lit les descriptions des amoureux ou des amoureuses de Berne, on voit tout le contraire: une ville pittoresque, verte, polychrome, les fontaines sont habillées de couleurs, le paysage est le paysage aimé de la patrie. Alors, la découverte à vol d'avion d'une ville telle que Berne montre ce bouleversement qui survient tout d'un coup dans la perception. Les premières photos aériennes se diffusent au début des années 20 quand l'industrie de guerre cherche à se reconvertir en direction de l'industrie de paix. On assiste au développement de l'aviation civile, de la photographie aérienne, et l'habitude se prend au moment des grands concours publics de livrer des photographies aériennes du site aux concurrents. Le Corbusier est fasciné par l'aviation – d'ailleurs il avait des contacts personnels avec certains aviateurs, par exemple l'aviateur suisse Durafour – Le Corbusier, toujours très ému par le voyage aérien, dessine dans la cabine et ses projets existent par rapport à ce type de perception globaliste; c'est dire bien l'échelle du grand projet.

Ce que l'on voit justement de l'avion c'est que la nature n'est pas autre chose que la culture, que la culture c'est l'agriculture, l'agriculture c'est la

construction du sol, la limite de propriété, on voit très bien comment la surface a été grattée, plan-tée à travers l'agriculture, les routes apparaissent, ainsi que les ouvrages d'art. C'est un peu difficile aujourd'hui de s'en rendre compte quand on vole à 8000 ou 10 000 m. L'architecte est fasciné par la somme d'informations qu'il trouve en survolant une ville ou en survolant même les forêts. Quand on dit forêt germanique, tout de suite on pense aux grands mythes de la poésie du Moyen Age, on peut même penser aux opéras de Wagner; si vous survolez les forêts bavaroises, vous vous rendez compte qu'elle ont fait l'objet d'une série de défrichements opérés aux XII^e et XIII^e siècles souvent par des ordres monastiques et vous les voyez encore aujourd'hui.

M. J.: Il semble qu'effectivement, par sa sensibilité, Le Corbusier a réussi à concilier culture et nature. C'est donc un maître, il a eu ses disciples et ses détracteurs. Pensez-vous que sur ce plan, ceux qui l'ont suivi l'ont bien compris?

J. Gubler: Le Corbusier a diffusé ses idées pour être suivi par le plus grand nombre possible de personnes, architectes ou pas. D'ailleurs très souvent, ses partisans n'étaient pas eux-mêmes des architectes et c'est vrai que ses disciples, s'il en est, n'ont pu se former que dans son atelier. Il y a, en Suisse, des disciples particulièrement connus pour avoir pu se séparer de l'influence du maître et produire à leur compte des œuvres qui s'en sont nettement distancées. Il s'agit d'une première génération, la génération la plus épique: Alfred Roth, Otto Senn ou Hans Brechbühler. Mais un autre aspect de l'enseignement de Le Corbusier consistait à vouloir imposer des recettes et il est responsable du fait que, souvent, ses «disciples» n'ont fait qu'appliquer des règles sans vérifier leur contenu dialectique.

¹ Le manuscrit sera édité cet automne par Marc-Albert Emery, sous le titre *La Construction des Villes*.

LE CORBUSIER, UN HOMME DU XIX^e SIÈCLE

La Charte d'Athènes: un malentendu entretenu

De nombreux architectes et urbanistes reconnaissent dans Le Corbusier l'auteur des programmes et des formes de l'expansion des villes européennes pendant les années 1945–1975.

Ils lui attribuent la paternité de cette expansion en

présentant la Charte d'Athènes comme le traité du territoire du XX^e siècle.

Une expansion qui combine deux phénomènes explosion et implosion: une croissance urbaine extensive, extra-muros, qui se manifeste par la construction massive de bâtiments à la périphérie des villes sur des terrains soustraits à l'agriculture

et une croissance urbaine intensive, intra-muros, qui se traduit par la destruction massive du cadre bâti du centre des villes – le plus souvent construit au XIX^e siècle – et son remplacement par des bâtiments à destination des activités dites tertiaires: bureaux, commerces, etc.

Un premier examen sommaire peut rendre plausible cette hypothèse de filiation. En effet, la Charte d'Athènes – publiée en pleine Deuxième Guerre mondiale – est reconnue comme un ouvrage fondamental dès la fin du conflit par tous les membres des Congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM) et ensuite – d'abord pendant la Reconstruction, puis pendant trente années de haute conjoncture – elle sert de référence à la grande majorité des architectes et des urbanistes pour justifier leurs projets.¹

Mais si ces reconnaissances et ces références sont bien réelles, elles reposent, et l'hypothèse de filiation avec, sur un malentendu que les protagonistes de l'urbanisme des années 60 avaient tendance à entretenir. Car dans ce malentendu ceux qui agissaient sur le terrain y trouvaient un Maître à citer comme référence... et le Maître feignait d'y rencontrer des disciples.

d'Athènes par tous les architectes qui se rattachent de près ou de loin aux CIAM.

Si la spécialisation des quartiers et des zones du territoire est une position communément admise – Le Corbusier, Walter Gropius, et même Frank Lloyd Wright, présenté souvent comme un opposant aux CIAM, la partagent –, ce qui appartient en propre à Le Corbusier, c'est l'accent qu'il met sur la production, sur le travail. Pour lui, comme pour beaucoup de théoriciens marxistes de l'après-révolution bolchévique, l'infrastructure productive est en dernière instance décisive.

En ce sens la proposition qui illustre le mieux la pensée urbaine de Le Corbusier, c'est son projet de «ville linéaire» et les origines de ce projet qu'il expose dans «Manière de penser l'urbanisme»² démontrent bien sa spécificité:

«En 1928, les CIAM (Congrès internationaux d'architecture moderne) avaient été fondés, consacrant leurs travaux depuis treize années à l'urbanisme.»

«En 1933, les CIAM clôturèrent leur IV^e Congrès à Athènes par des «Constatations» publiées en 1943 sous le titre: «La Charte d'Athènes».

«D'année en année, thèmes urbanistiques et solutions architecturales se conjugaient pour répondre aux grandes questions posées par l'époque au domaine bâti.»

«Une part de ces idées, bien que venues des horizons les plus éloignés, retrouve aujourd'hui certaines des propositions prophétiques de Fourier, formulées vers 1830 à la naissance même du machinisme.»

«Par ailleurs, certaines dispositions pour l'urbanisation des cités industrielles rejoignent, appliquées à d'autres fins, une vieille idée espagnole: la «cité linéaire d'habitation», remontant à 1880 et reprise dans le silence de l'URSS à l'occasion de certaines entreprises du Plan quinquennal.»

Or cette priorité donnée à la production, au procès et aux conditions de celle-ci, va être radicalement remise en cause par les remèdes à la grande dépression économique du début des années 30 que vont proposer et mettre en action les initiateurs du «New-Deal» américain parmi les plus marquants desquels il y a Henry Ford et la politique des hauts salaires dans l'entreprise et Keynes et l'interventionnisme étatique qui doit gommer les effets sociaux les plus pervers de la concurrence. Ces remèdes reposent sur le postulat qu'il ne sert à rien de produire si les produits ne sont pas consommés, si les conditions de la consommation ne sont pas garanties. Ils vont bouleverser le régime d'accumulation des richesses et le mode de régulation des rapports sociaux qui avaient été ceux des premières étapes de la société industrielle.



Territoire fordiste, Los Angeles (USA). «Extrait de Los Angeles, l'Etoile oubliée» de Laurie Bloom. Dessins de E. Bilal. Texte de P. Christin. Editions «Autrement Albums».

La ville linéaire: une priorité à la production

Un des éléments importants de la Charte d'Athènes est la ségrégation des activités humaines considérées comme des fonctions et réduites à quatre d'entre elles: habiter, travailler, se recréer et circuler. Cette position qui veut commander aussi bien la répartition des activités sur le territoire, la distribution des bâtiments dans la ville que l'organisation interne des logements n'est pas une conception personnelle de Le Corbusier. C'est une position largement partagée à l'époque de la rédaction et de la publication de la Charte

Accumulation et régulation: de l'extensif à l'intensif et de la concurrence au monopole

Il est convenu d'appeler régime d'accumulation un mode de réallocation systématique du surplus garantissant sur une période prolongée une certaine adéquation entre les transformations des conditions de production et de consommation. Le régime d'accumulation garantit la stabilisation sur

une assez longue période de l'affectation du produit entre la consommation et l'accumulation, ce qui implique notamment une certaine correspondance entre la transformation des conditions de production et la transformation de celles de la reproduction de la force de travail des salariés.



Le logement au début des « Trente glorieuses », Paris, Porte de Clichy, 1952.

Un régime d'accumulation ne se satisfait pas de n'importe quel mode de régulation sociale. Il est défini par un schéma de reproduction qui décrit, de période en période, l'allocation du travail social et la répartition des produits entre les différentes sections de la production.

Tous les régimes d'accumulation ne sont pas possibles : car rien n'oblige l'ensemble des capitaux individuels à venir se ranger librement dans un schéma de reproduction cohérent.

Il faut donc qu'il existe une matérialisation de ce régime d'accumulation sous forme de normes, de lois, de réseaux régulateurs – et notamment sous forme de ce que Pierre Bourdieu appelle l'*habitus*³ – qui assurent l'unité du processus, le respect approximatif du schéma de reproduction. Il est convenu d'appeler mode de régulation d'un régime d'accumulation l'ensemble des règles intériorisées et des procédures sociales qui forme le schéma de reproduction et incorpore le social dans les comportements individuels.

Depuis plusieurs années, des études d'histoire économique sur de longues périodes ont mis en lumière la grande variété des régimes d'accumulation⁴. Un régime d'accumulation peut être principalement extensif ou intensif. Il y a accumulation intensive quand le développement des capacités productives s'accompagne d'une transformation des normes de production.

Schématiquement, jusqu'à la Première Guerre mondiale, il a prévalu dans les premiers grands pays industrialisés un régime d'accumulation principalement extensif centré sur la reproduction élargie de biens de production et depuis la Seconde Guerre mondiale, un régime principalement intensif centré sur la consommation de masse.

C'est dans l'entre-deux-guerres qu'un régime d'accumulation s'achève alors qu'un autre commence. Il est possible de présenter la crise des années 30 autant comme la première crise du régime d'accumulation intensive naissant que comme la dernière crise du mode de régulation concurrentielle qui accompagnait le régime d'accumulation extensive finissant. Ce mode de régulation se caractérisait en effet par un ajustement a posteriori des quantités produites dans les différents secteurs de la production en fonction du mouvement des prix, une forte sensibilité de ces derniers à la demande et un ajustement des salaires au mouvement des prix. Un tel mode de régulation était relativement adéquat à une accumulation extensive, avec de faibles modifications des normes de production et de consommation.

Dans un tel mode de régulation, la recherche tâtonnante de débouchés par les capitaux des différents secteurs de la production, qui ne pouvaient anticiper correctement leur croissance collective, était un problème lancinant, et la surproduction, locale ou généralisée, constituait le risque majeur. Or, face à la généralisation progressive, à l'issue de la Première Guerre mondiale, de nouvelles formes d'organisation du travail qui allaient engendrer des gains de productivité sans précédent, la régulation concurrentielle ne conduisait nullement vers une progression de la demande finale à la mesure de ces gains de productivité. Le boom des « années folles » débouchait sur une formidable crise de surproduction.

Après la Deuxième Guerre mondiale, le régime d'accumulation intensive, centré sur la consommation de masse, pouvait au contraire se généraliser parce qu'un nouveau mode de régulation sociale, « monopoliste », incorporait a priori dans la détermination des salaires et des profits nominaux une croissance de la consommation populaire à la mesure des gains de productivité. C'est ce régime de croissance que, reprenant une intuition d'Antonio Gramsci⁵, il est convenu d'appeler aujourd'hui le « fordisme ».

Le territoire fordiste : un immense réceptacle de biens de consommation

Si les *new towns* britanniques, les *Wohnsiedlungen* allemandes, les grands ensembles français et les rénovations urbaines à Bruxelles et à Genève ne doivent rien ou pas grand-chose à Le Corbusier, c'est qu'elles sont l'inscription sur le territoire d'une société issue de transformations intervenues pendant l'entre-deux-guerres et qui vont agir pleinement dès après la Deuxième Guerre mondiale dans les pays d'Europe occidentale. De 1946 à 1976 s'est réalisé en trente ans – les trente glorieuses comme les appelle Jean Fourastié⁶ – un phénomène historique sans précédent.

En une génération, le pouvoir d'achat moyen de chaque Européen a été multiplié par quatre, sans toutefois réduire considérablement les inégalités sociales.

Un bouleversement qui va intervenir pleinement alors que Le Corbusier a déjà tout dit, tout écrit, et tout dessiné pour l'essentiel de son œuvre.

Le territoire, la ville, les immeubles et les logements des trente glorieuses sont construits pour être autant de réceptacles des biens de consommation du fordisme qui s'intègrent aux nouvelles normes de consommation des salariés.

La croissance exceptionnellement rapide de la construction depuis la Deuxième Guerre mondiale comparée à celle des périodes historiques antérieures est liée étroitement à l'intégration du logement dans les normes de consommation des salariés. Cette intégration est rendue possible par la conjonction d'un ensemble de conditions: l'élévation du salaire direct conditionné par la croissance durable des gains de productivité dans le secteur d'activité de l'industrie, l'instauration d'une garantie de stabilité ou de croissance du revenu réel des salariés dans le temps à partir de laquelle a pu être mis en place des systèmes de financement à crédit, l'intervention directe de l'Etat dans le financement de la construction dans le but de rendre solvable une fraction de la demande de logements des masses.

Le logement s'organise autour du réfrigérateur, du téléviseur, de la machine à laver le linge, du congélateur et du lave-vaisselle.

Les villes s'organisent autour de la motorisation individuelle. Elles croissent autour du bien de consommation fordiste par excellence, l'automobile.

Le territoire s'organise, lui, comme un immense réceptacle de tous ces biens de consommation

auxquels vont progressivement s'agglomérer les loisirs: week-ends, vacances, résidences secondaires, etc.

Les urbanistes de Le Corbusier:

Balzac, Fourier, Considérant, Proudhon

La ville qui est l'objet de toutes les critiques de Le Corbusier, c'est la ville d'avant les bouleversements dus au fordisme, c'est la ville du régime d'accumulation extensive et du mode de régulation concurrentielle. C'est la ville décrite par Balzac, mise en cause puis «reprojetée» idéalement par Fourier, Considérant et Proudhon. C'est la ville issue de l'époque où le salaire tend à évoluer avec l'offre et la demande de travail, s'écroulant dans les périodes de mauvaises récoltes alors que le coût de la vie s'envole. C'est la ville du temps où le logement n'est pas intégré dans les normes de consommation ouvrières, normes qui comprennent encore une part relativement faible de produits manufacturés. Il existe encore une part importante de la reproduction de la force de travail qui n'est pas couverte par le salaire mais par le travail domestique.

Quant au machinisme industriel, s'il est l'objet des mêmes critiques corbusiennes, ce n'est pas tant à cause de ses potentialités qui ne sont rarement évaluées et le plus souvent laissées dans le vague, mais bien plus pour défendre ce qu'il semble condamner comme le montre cet extrait de «Manière de penser l'urbanisme».

«Le métier est remplacé par l'industrie, l'artisan par la machine accompagnée d'un ouvrier industriel ou d'un manœuvre; la famille est brisée dans son unité; chaque matin, le père, la mère parfois, la fille, le garçon s'en vont pour leur compte chacun vers quelque gagne-pain réalisant autant d'aventures différentes, parfois violemment contrastées. La rupture de l'assiette traditionnelle des rapports humains, qui était la confiance, est illustrée par cette constatation d'importance décisive: celui qui consomme aujourd'hui ne connaît plus celui qui a produit. Plus rien de ce qui était autrefois une mesure ne sert aujourd'hui à apprécier le comportement d'une société désormais arrachée à ses traditions et qui a fait ses premiers pas dans les étendues inconnues d'une civilisation nouvelle machinisée.»

Le Corbusier est l'urbaniste d'un régime d'accumulation des richesses et d'un mode de régulation sociale d'avant la Deuxième Guerre mondiale tant par le contenu des vives critiques qu'il adresse à la ville de la première ère de la société industrielle que par les programmes et les formes des «reprojetations» de cette ville-là qu'il écrit et qu'il dessine.

Le projet de «ville linéaire» est un bon exemple d'un système de croissance liée à une accumulation extensive. L'expansion de la «ville linéaire» procède par addition d'éléments territoriaux sans que la nature intrinsèque de ces éléments change au cours de ce développement.

Dans la première partie de «Manière de penser l'urbanisme», lorsque après avoir critiqué l'urbanisme en France, Le Corbusier cite ceux qui sont pour lui les vrais urbanistes français:

«Il y a huit mille architectes en France, et quel-



Le logement de la reproduction domestique, une cuisine, 1826-1827.
Krylov Gurij Ioasafovic (1805-1841).
Huile sur carton 35,5 x 44 cm.
Musée d'Etat, Leningrad.

ques urbanistes seulement. Encore s'agit-il d'un urbanisme en gésine et jusqu'ici plutôt rétrospectif, muséographique, mimétique et très particulièrement préoccupé de décor, de décor dans le sens d'un ornement, d'une vêtue de pays, de ville ou de village, d'une vêtue non pas de saison, mais de représentation.

» De grands urbanistes pourtant avaient précédé, mais ils ne tenaient pas le crayon; ils maniaient l'idée: Balzac, Fourier, Considérant, Proudhon... A la naissance du machinisme, il y a cent ans déjà, le premier avait respiré dans Paris la méphitique macération des siècles accumulés en une cuve serrée dans ses murailles: la ville. Les autres avaient dilaté leurs poumons au souffle venu du large de l'imagination; ils avaient ressenti, pensé, formulé et cela avait fait une prophétie sur laquelle la houle des habitudes, des intérêts immédiats se rabattit.»

Au moment où – pendant les années 60 – les architectes organiques au fordisme dominant se réfèrent sans cesse à Le Corbusier, la ville qu'ils développent n'est plus la sienne ni celle de ses critiques, ni celle de ses contre-projets. Bien au contraire, pour réaliser l'implosion/explosion de son expansion, c'est la ville de Le Corbusier qu'ils détruisent.

*Daniel Marco,
professeur à l'Ecole d'architecture,
Université de Genève*

¹ L'auteur s'est fait piéger par ce malentendu. Une des raisons de cet article est entre autres de désigner ce piège. Lire «Architecture postfordiste», *La Perspective*, journal des techniciens de la construction FOBB, Syndicat du bâtiment et du bois (Genève), N° 4, décembre 1984.

² Le Corbusier: «Manière de penser l'urbanisme». Urbanisme des CIAM, ASCORAL, collection dirigée par Le Corbusier. Premier volume. Editions de l'Architecture d'aujourd'hui.

³ Pierre Bourdieu: «Questions de sociologie», Les Editions de Minuit.

⁴ Alain Lipietz: «Crise et Inflation: Pourquoi?», Editions Maspéro, 1979. Denis Clerc, Alain Lipietz, Joël Satri-Buisson: «La Crise», Editions Syros, 1983, etc.

⁵ Antonio Gramsci (1891–1937), membre fondateur du Parti communiste italien. En 1934, dans un écrit de prison intitulé «Américanisme et fordisme», il met en évidence la pratique des hauts salaires d'Henry Ford comme une pratique possible du capitalisme pour dépasser certaines situations de crise.

⁶ Jean Fourastié: «Les trente glorieuses», Editions Fayard, 1979.

Correspondance entre M. Lucius Burckhardt et la rédaction des cahiers de l'ASPAN – SO

ASPAN – SO
Rédaction des cahiers

Cher Monsieur,

Par votre lettre du 18 février, vous avez eu l'amabilité de m'offrir, dans les Cahiers de l'ASPAN – SO, une place pour m'exprimer sur «Le Corbusier, urbaniste et aménagiste».

En étudiant le numéro d'octobre de vos cahiers que vous avez joint à votre lettre, je remarque que, sur le problème des transports urbains, vous laissez s'exprimer seulement ceux parmi les spécialistes qui représentent l'opinion officielle et qui, tout en assurant le contraire, multiplient par leurs mesures le trafic des voitures privées.

Or, je dois vous dire que je ne veux pas participer à une discussion qui est ouverte seulement par le fait qu'elle est académique et ne peut pas violer les intérêts du bâtiment.

Recevez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Lucius Burckhardt